



“ Genèse et évolution de la figure orientaliste de chinatown. De l’enclave racialisée au spectacle contemporain de la sinité dans la ville globale”

Béatrice David

► To cite this version:

Béatrice David. “ Genèse et évolution de la figure orientaliste de chinatown. De l’enclave racialisée au spectacle contemporain de la sinité dans la ville globale”. Thierry SANJUAN (dir.). Les Chinatowns : trajectoires urbaines de l’identité chinoise à l’heure de la mondialisation, Collection Grafigéo, UMR 8586 PRODIG. (36), p. 1-27, 2017. hal-01557032v1

HAL Id: hal-01557032

<https://hal.science/hal-01557032v1>

Submitted on 6 Oct 2017 (v1), last revised 12 Oct 2017 (v2)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chapitre 1

Genèse et évolution de la figure orientaliste de *chinatown*. De l'enclave racialisée au spectacle contemporain de la sinité dans la ville globale

Béatrice DAVID

Laboratoire d'Etudes de Genre et de Sexualité (LEGS-UMR 8238)

COMUE Université Paris-Lumières, Université Paris 8

La présence chinoise hors de Chine ne se laisse pas réduire à la seule figure de *chinatown*. Mais puissance de l'emblème nominal, cette dénomination demeure une métaphore dominante dans la représentation de la sinité. On ne saurait cependant la substituer aux catégories d'analyse élaborées par les sciences sociales pour examiner les dynamiques à l'oeuvre dans la production des territoires d'altérité créés par les mobilités migratoires, telles que « quartier ethnique », « enclave ethnique », « ethno-territoire » ou encore celle plus récente d' « ethno-burb » qui désigne les nouvelles formes de regroupements mobilisant l'ethnicité dans les quartiers résidentiels à la périphérie des grandes métropoles, notamment en Amérique du nord¹. Parce que le sens des mots s'apprécie dans les contextes sociaux et politiques de leur énonciation, ce court essai inspiré par les présents travaux réunis par Thierry Sanjuan propose de s'arrêter sur deux moments dans la fabrication de cette figure d'identification tenace née à la fin du XIX^{ème} siècle, du regard occidental conquérant qui a décliné et imposé sa propre vision de la « sinité ».

De cette « sinité » imaginée par l'Occident, *Chinatown* en désigne une majeure manifestation matérielle. Aussi nous paraît-il important pour la compréhension du phénomène contemporain de revenir dans un premier temps sur le contexte ségrégationniste et raciste dans lequel émerge la figure de *chinatown* dans l'univers discursif anglophone à la fin du XIX^{ème} siècle. Le nom d'une sinité stigmatisée, l'emblème de l'altérité racialisée des habitants des enclaves chinoises des villes nord-américaines, *chinatown* est aussi le site où se sont épanouis les fantasmes orientalistes d'hommes souvent européens ou d'ascendance européenne. Le second moment à retenir notre attention est celui de sa réinvention contemporaine par les politiques urbaines de mise en valeur touristique comme « label » d'une sinité globalisée. *Chinatown* est désormais le nom d'un lieu de plus en plus déconnecté des pratiques sociales de l'ancien quartier chinois qu'il a cessé d'être. A l'heure de la mondialisation néolibérale contemporaine, *chinatown* participe de l'exhibition spectaculaire de la sinité réduite à quelques lieux communs. On constate cependant que malgré la puissance des forces homogénéisantes qui sèment le modèle *chinatown* en transformant d'anciens quartiers chinois en attractions touristiques, sous cette désignation se profile autant de *chinatowns* que d'expériences localisées, solidement ancrées dans leurs contextes nationaux et façonnées par les politiques des Etats qui en fixent les conditions d'existence.

Le pouvoir de nommer et de classer l'autre. *Chinatown* ou le nom d'une sinité déprécié

En Asie du sud-est, le « grand marché », le bazar, l'identité commerçante du comptoir chinois

Chinatown ? La dénomination en langue anglaise tend à recouvrir aujourd'hui la constellation des dénominations locales des quartiers historiques des migrants chinois. Or l'histoire des comptoirs chinois en Asie du Sud-Est dont l'implantation est bien antérieure à l'intrusion coloniale

1 Li Wei, 2005, « Beyond Chinatown, beyond enclave: Reconceptualizing contemporary Chinese settlements in the United States », *GeoJournal*, 64, p. 31-40.

européenne n'est pas celle de « chinatown », mais de rues marchandes². Avant que l'invention occidentale de *chinatown* dans la seconde moitié du XIX^{ème} ne fixe les premiers lieux d'implantation de personnes chinoises dans cette figure désormais globalisée, c'est à leurs activités économiques et plus particulièrement aux pratiques commerçantes que sont identifiés les sites-entrepôts où s'installent les premiers foyers diasporiques chinois. Son nom Cho Lon, en langue vietnamienne « le grand marché », traduit bien la genèse commerçante (p. 4) de l'ancien quartier chinois de Ho Chi Minh Ville dont Marie Gibert dans ce volume retrace dans ce volume la « trajectoire paradoxale » depuis l'installation d'un comptoir commerçant chinois dans la seconde moitié du XVII^{ème} siècle. L'intitulé « bazar chinois » sous lequel il figure en français dans un plan de la citadelle dressé en 1795 reproduit certainement cette étroite identification de la présence chinoise dans l'espace urbain en Asie du sud-est à ses activités marchandes. Mais l'emploi peu fortuit du mot exotique *bazar* annonce la figure orientaliste négative de *chinatown* née des discours et des représentations occidentales sur la « sinité » telle que l'incarnent ces lieux de vie chinois en dehors de la Chine.

L'idée européenne et euro-américaine de chinatown

Le pouvoir de nomination est indissociable du pouvoir de parole, il en est une de ses expressions, observe Pierre Bourdieu pour qui :

« tous les groupes n'ont pas autorité pour nommer et pour se nommer, seuls ceux qui disposent de l'autorité légitime, c'est-à-dire de l'autorité que confère le pouvoir, peuvent imposer leur propre identification d'eux-mêmes³ . »

Les « Chinamen » regroupés dans ces quartiers dénommés *chinatown*⁴ ne disposent pas de ce pouvoir de parole.

La dénomination en langue anglaise *chinatown*, mentionnée pour la première fois en 1857⁵, n'appartient pas à l'histoire des anciennes migrations qui ont créé les établissements chinois de Cholon au Vietnam ou de Nagasaki au Japon durant la période impériale. Les migrations massives de la seconde moitié du XIX^e siècle depuis les régions côtières de la Chine méridionale répondent à la demande en main d'oeuvre dans les nouvelles colonies européennes d'Asie du Sud-Est et du Pacifique et dans les pays du continent américain que l'abolition de l'esclavage prive de ses travailleurs gratuits et corvéables⁶. Invention européenne, la figure *chinatown* appartient à l'univers des représentations discursives et imagées inspirées par les situations coloniales de la période moderne.

2 L'ancienne appellation chinoise de Chinatown, prononcé *Tongyengai*^c dans la langue cantonaise qui fut jusqu'à récemment la *lingua franca* de la diaspora chinoise, est formé du mot *gai*^c/*jie* qui désigne la « rue » en chinois moderne. Le mot ancien se rapporte à l'organisation de l'espace d'habitations et d'activités économiques (commerces et artisans) autour d'une rue centrale dans la ville chinoise de la période impériale. Le cantonais, *gai*^c, lui a conservé ce sens ancien, par exemple dans le mot *gai-si*^c, « marché ». En revanche, le mot *cheng* qui rentre dans la désignation moderne *zhongguo cheng* », « ville chinoise », désigne à l'origine les murailles d'enceinte qui encadre la citadelle administrative et militaire sous l'autorité d'un magistrat et d'une garnison militaire. Ce sont donc deux visions de la « ville chinoise » que dénotent ces mots, l'un se rapportant aux activités marchandes de la rue commerçante, le second au territoire administratif et rituel sous l'autorité du magistrat et de son homologue symbolique dans la « bureaucratie céleste », le dieu du sol des murailles. La récente désignation « ville de Chine » *zhongguocheng* traduit l'influence politique de l'Etat chinois.

3 Pierre Bourdieu, 1980, « L'identité et la représentation », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol 35, p. 63-72.

4 Les migrants chinois ne sont pas à l'origine de cette dénomination en langue anglaise, d'après M.S., Laguerre, 2000, *The Global Ethnopolis: Chinatown, Japantown, and Manilatown in American Society*. Macmillan Press Ltd., New York, cité par Li, Wei, op. cit. p. 31.

5 Kay J, Anderson, 1991, *Vancouver's Chinatown Racial discourse in Canada, 1875-1980*, McGill-Queen's University Press, Montreal.

6 Emmanuel Ma Mung, 2006, « Migrations internationales et diasporas », *Dictionnaire de la Chine contemporaine*, sous le dir de Thierry Sanjuan, Paris, Armand Colin, p. 160.

Cette « ville chinoise » qui émerge dans la ville occidentale (ou dans le contexte de Yokohama dans les marges du quartier occidental⁷) dans les dernières décennies du XIX^e siècle n'est pas l'extension en terre étrangère d'une Chine repliée sur elle-même (séparation volontaire), une « petite Chine » en modèle réduit qui se serait reproduite à l'identique hors de Chine, avec ses organisations sociales, ses commerces, mais une création occidentale dans laquelle se matérialise le regard discriminant porté sur ces quartiers. L'historienne Kay Anderson, dans ses travaux sur Vancouver, propose de ne pas seulement envisager *chinatown* comme un quartier chinois, ce qu'il fut assurément au regard des pratiques sociales et culturelles qui prenaient place dans ce lieux d'accueil et de regroupement de migrants chinois, mais aussi, et c'est cette perspective que le présent essai souhaite mettre en avant, comme une « idée » dont l'analyse historique doit être située dans le contexte des situations coloniales et de domination qui l'ont façonnée. Le seul regroupement résidentiel de personnes venues de Chine, écrit l'auteur, n'a pas suffi à la conceptualisation comme *Chinatown* des quartiers où ils se regroupaient, volontairement ou non :

« Chinatown is not Chinatown *only* because the Chinese, whether by choice or constraint, have lived in enclaves. Chinatown is in part a European creation. » (Anderson, 1991: 9)⁸

Produit de ce même imaginaire occidental andro-centré qui a engendré la figure orientaliste de l'« Orient »⁹ dans laquelle les sociétés occidentales projettent leur image des dominés, la figure de *chinatown* s'est forgée dans le contexte structuré par les rapports de domination que fondent et légitiment les politiques de ségrégation raciale des Etats-nations nord-américaines de l'époque et des situations coloniales dans les autres continents.

Le regroupement des migrants chinois, souvent dans les « innercity », c'est-à-dire les sections délaissées de grandes villes, où ils établissent leur propre univers social et spatial, leur est d'abord imposé avant de devenir à la fois, selon une définition classique du quartier chinois, « un sanctuaire, un quartier résidentiel, une zone économique et un lieu pour pratiquer leur culture traditionnelle »¹⁰. Mais vu de l'extérieur, « de la société blanche dominante » qui a l'autorité sur les discours et les clichés de cet « orient » imaginaire, *chinatown* désigne un ghetto d'une minorité racialisée, « peuplé d'hommes marginalisés et non assimilables »¹¹.

L'acte de dénomination ne se contente pas d'attribuer un identifiant. Le nom classe et signifie aux habitants de l'enclave assignée leur position de dominés dans l'espace socio-politique national. Il contribue dans le même temps à créer, à faire être, la réalité qu'il désigne. « *Chinatown* » n'agit pas seulement comme un référent géographique qui identifie les migrants à leur pays d'origine, « China ». Cette dénomination porte le poids des stigmates associés à la sinité dans une société nord-américaine raciste qui réifie les migrants chinois dans le personnage du coolie « Johnny Chinaman »¹².

Ressentie comme une insulte, la désignation *chinaman* a la portée négative propre aux exonymes, aux dénominations subies et assignées. Alors que l'autonyme ou l'auto-désignation est généralement valorisante, voire l'expression même d'une posture ethnocentrique, l'exonyme désigne une identité définie négativement par le groupe qui a l'autorité de nommer l'autre. Les appellations en langues chinoises, déclinent une autre vision de la sinité et font apparaître plusieurs types de rapport non exclusifs au territoire d'identification que le français désigne par un unique terme, Chine. Qu'elle renvoie à l'espace culturel chinois ou bien à l'espace politique, l'identité chinoise s'énonce dans les termes d'une identification des sujets de l'Etat chinois à des lignées dynastiques de l'Antiquité (Hua, Xia) ou de la période impériale (Han, Tang, Ming) ou bien au territoire politique, *zhongguo*, rendu par le mot « Chine ». L'appellation « Gens des Tang », *Tangren*, par laquelle se désignaient eux-mêmes les habitants de ces *chinatowns* qu'ils appelleront en chinois « rue(s) des Gens des Tang » en Amérique du Nord, fait ainsi référence à une période dynastique magnifiée dans l'histoire impériale chinoise. Et surtout, cet autonyme porte l'empreinte

7 Rémi Scoccimarro, (2016)

8 Kay J. Anderson, (1991), « The idea of Chinatown : the power of place and institutional practice in the making of a racial category ». *Annals of the Association of American Geographers*, 77, 580-598.

9 Selon le célèbre concept théorisé par Edouard Saïd.

10 Bernard, P., Wong, 1982, p. 77, cité par Li Wei, *op. cit.*

11 Li, Wei, 2005, *op. cit.* p. 31.

12 Kay J., Anderson, *op. cit.*

de la fiction d'origine des lignages de la Chine méridionale, particulièrement ceux de langue cantonaise, qui situe sous cette dynastie la migration, souvent fictive, de leurs ancêtres originaires des plaines de la Chine centrale vers le sud. C'est également à la dynastie des Tang qu'est identifiée leur terre natale chinoise, la « Montagne des Tang », *tangshan*. Ces premières *chinatown* en terres nord-américaines regroupent principalement des migrants venus des régions côtières de la Chine méridionale, de langue cantonaise, hokkien et hakka. L'autonyme *Tangren* décline moins, nous semble-t-il, l'appartenance à l'espace politique *Zhongguo*, que l'attachement au « pays natal », *jiaxiang*, le lieu d'ancrage familial où se trouvent notamment les tombes des ancêtres. Le pays natal dont les migrants ont la nostalgie est moins l'espace politique *zhongguo* que la « montagne des Tang ». La construction de l'Etat-nation chinois moderne à partir de la seconde moitié du règne de la dynastie mandchoue des Qing a depuis élargi les aires d'appartenance et d'identification à l'espace global chinois, national et transnational, que recouvre l'appellation *Huaren*. Cette désignation s'est imposée dans la sphère transnationale chinoise contemporaine et remplace l'ancienne « rue des Tang », notamment dans les *chinatown* reconstruites de toutes pièces comme celle de la Havane à Cuba dont le majestueux portique financé par la République Populaire de Chine annonce l'entrée.

A l'époque de l'invention occidentale de *chinatown*, la dénomination *chinaman*, indifférente aux pratiques discursives chinoises qui mettent en avant le passé glorifié incarné par la période des Tang, énonce au contraire la position dominée de la présence chinoise enclavée dans des quartiers dont la réputation sulfureuse nourrit les fantasmes **orientalistes**.

La vision fantasmée de la présence chinoise dans l'imaginaire occidental. Ressorts orientalistes

L'univers musical et cinématographique de l'Amérique de la première moitié du XX^e puise abondamment dans l'imaginaire occidental les stéréotypes racistes qui ont façonné la figure du « Chinaman ». En 1908, l'Afro-américain Burt Williams chante son succès populaire au titre raciste « Chink, Chink, Chinaman »¹³. En 1955, à la fin de la guerre d'Indochine, la France vaincue se plaît toujours à rêver de sa colonie d'Extrême Orient perdue et chante les « nuits câlines de Chine (...) nuits d'ivresse, de tendresse (...) » dans les lieux des échanges économico-sexuels de Saïgon.

Chinatown combine altérité, saleté et dépravations. L'enclave chinoise dans la ville occidentale ou sous domination coloniale européenne incarne ce lieu de vices et de perditions, hors-la-loi de l'Etat fédéral ou colonial où maisons de prostitution, salles de jeux et fumeries d'opium prospèrent. En Amérique du Nord, à San Francisco et à Vancouver, les discours hygiénistes portés par le racisme social de la fin du XIX^e en font le foyer des maladies qui menacent la ville anglo-européenne. Terre du crime souterraine livrée à ces organisations criminelles au nom exotique en langue occidentale de « triades », *Chinatown* et « ses mystères » devient le nom d'infamie sociale consubstantielle à l'« Orient despotique ». A Cho Lon, dès les premiers temps de la conquête française, la production coloniale de l'imaginaire sulfureux de la *chinatown* invente la figure exotique du *chinatown* comme site de débauches et de plaisirs, au prix d'ailleurs d'une forme de déni des autres activités économiques de l'ancien comptoir historique préexistant la conquête française dont la forte identité entrepreneuriale est historiquement liée à la figure du commerçant¹⁴. Pendant la guerre d'Indochine, Cho Lon reste associé à la « ville des plaisirs » pour les soldats en permission à Saïgon pendant la guerre d'Indochine¹⁵. Après la seconde guerre mondiale puis celle d'Indochine, la présence militaire américaine dans ses bases du Pacifique, au Japon et aux Philippines particulièrement, entretient et conforte cette image exotico-érotique de « Chinatown ». Au Japon, avec ses « bars pour étrangers, ses cabarets et d'autres établissements liés à la prostitution », la *chinatown* de Yokohama de l'après-deuxième guerre mondiale devient un quartier mal famé qui prospère durant les guerres de Corée et du Vietnam¹⁶.

La qualité de *Chinatown*, synonyme de bas-fonds, se dispense même, dans le cas exemplaire

13 Andrew Coe, *A Cultural History of Chinese Food in the United States*, 2009, Oxford University Press, p. 196.

14 Marie Gibert, p. 9

15 Marie Gibert, *idem*, (p 10).

16 Scoccimarro (p. 4)

du quartier du Raval à Barcelone, de la présence de populations chinoises ou perçues comme telles. Malgré l'absence de tout immigrant chinois dans la capitale catalane dans les années 1920 et 1930, la ré-invention du Raval à Barcelone comme *Barrio Chino* en espagnol (*barri xino* en catalan) par les élites sociales et économiques accentue la stigmatisation sociale et politique du quartier populaire qui fut un haut-lieu des luttes ouvrières à la fin du XIX^e siècle. Dans une belle étude sur la création sociale de la « Chinatown » de Barcelone, Chris Ealham montre le processus par lequel les élites barcelonaises au début du siècle dernier ont réussi à imposer à la communauté ouvrière la plus ancienne et rebelle de Barcelone ce stigmate du bidonville chinois¹⁷.

Au départ du « mythe de Chinatown », un film sur la *chinatown* de San Francisco qu'un jeune journaliste espagnol décrit comme « une zone interdite bien pire que tout ce qu'on peut imaginer à Marseille, Gênes ou dans le East-End de Londres » (*a "forbidden zone far worse than anything in Marseille, Genoa or the East End of London"*)¹⁸. L'hebdomadaire au nom fort à propos « El escándalo » s'empare avec avidité du thème et renchérit le portrait discriminant et raciste venu d'Amérique septentrionale en dépeignant *chinatown* comme un « terrible centre d'infections », le « fond pestilentiel d'un égout », avec « ses odeurs de péchés et de malheurs ». L'usage de la dénomination ethnicisante « *barrio chino/barri xino* », devint bientôt quotidien, qui associe par un jeu de miroir ethno-classifiant le quartier rebelle du Raval à cette métaphore du bas-fonds qu'est le *chinatown* chinois sur la côte californienne.

La narration orientaliste hante encore l'image contemporaine de l'Orient forgée de l'extérieur. Bien après la fin de la période coloniale, la littérature et le cinéma cèdent volontiers à cette forme de « nostalgie coloniale » selon l'expression de l'anthropologue américain Renato Rosaldo¹⁹, qui crée les images d'un passé au prisme de l'imaginaire colonial occidental. L'on convient volontiers avec Marie Gibert²⁰ que le roman *l'Amant* (1984) qui fit connaître Marguerite Duras au grand public au soir de sa vie contribue à sa manière singulière à perpétuer les clichés orientalistes sur *chinatown* dont abonde la littérature coloniale occidentale. Mais ni le roman et surtout sa vulgaire adaptation cinématographique (1992), répudiée par l'auteure, n'ont soulevé de vagues au sein des réseaux diasporiques chinois, largement indifférents, semble-t-il, à cette « histoire indicible » ainsi que M. Duras aimait la définir²¹. En revanche, le film « *The Year of the Dragon* » (1985) de l'américain Michael Cimino, planté dans le décor contemporain du Chinatown de New York, reçut une toute autre réception. « Ce n'est pas le Bronx ou Brooklyn. Ce n'est même pas New York. C'est Chinatown. Et elle va bientôt exploser ! » (*It isn't the Bronx or Brooklyn. It isn't even New York. It's Chinatown and it's about to explode*) annonce une publicité du film qui ranime le fantasme de l'enclave chinoise repliée sur elle-même, hors de la ville et hors de son cadre juridique. Dès sa sortie, les producteurs du film durent faire face à la « capacité d'action » d'un collectif d'associations de sino-américains qui engagea une campagne de boycott à l'échelle nationale contre un film accusé de perpétuer les stéréotypes racistes et sexistes associés à *chinatown*²². Le film ne fut pas censuré, mais la mobilisation, soutenue notamment par Michael Woo, premier représentant des Américains d'origine asiatique nouvellement élu à la mairie de Los Angeles, obtint de la société de production l'ajout de l'avertissement suivant au début de la projection du film : « Ce film n'entend pas rabaisser ou ignorer les nombreux traits positifs des Américains d'origine asiatique et particulièrement les communautés sino-américaines. Toute ressemblance entre le portrait présenté dans ce film avec toute association, organisation, individu

17 Ealham, Chris, « An Imagined Geography: Ideology, Urban Space, and Protest in the Creation of Barcelona's "Chinatown", c.1835 – 1936? », *RSH* 50, 2005, pp. 373–397 Internationaal Instituut voor Sociale Geschiedenis.

18 Chris Ealham, *ibid*, p. 374.

19 Ronaldo Resato, *Culture and Thruth. The Remaking of Social Analysis*, p. 68, 1993, (1^{ère} édition 1989), Boston, Massachusetts, Beacon Press.

20 Marie Gibert, p.9.

21 Marguerite Duras, *La passion suspendue*. Entretiens avec Leopoldina Pallotta della Torre (1^{ère} édition italienne 1989), traduit de l'italien, Paris, Seuil, 2013 p. 43.

22 Publicité citée par une des membres du comité de boycott dans un documentaire de la chaîne de télévision associative Paper TigerTV, <https://vimeo.com/153824796>, *Rereading "The Year of the Dragon": Under Fire*, Paper Tiger TV, 1985, 28 mn.

ou Chinatown est fortuite"²³. Si ce geste est loin de répondre aux principales revendications du mouvement, il n'en traduit pas moins une première forme de reconnaissance du pouvoir politique accru de Sino-américains résolus à ne plus laisser aux « Euro-américains » l'autorité du portrait de ce lieu emblématique de la présence chinoise aux Etats-Unis d'Amérique.

Les ressorts de l'orientalisme qui avaient créé la figure stigmatisée de *chinatown* dans le contexte des politiques raciales et des situations coloniales des siècles derniers, sont cependant toujours à l'oeuvre dans le spectacle contemporain de la sinité marchandisée et exotisée qui réinvente *chinatown* dès le début du siècle dernier.

Chinatown et le spectacle contemporain de la sinité dans la ville globale

Sous la désignation de *chinatown* se profilent autant de *chinatowns* que d'expériences locales. Tout en portant la marque de leurs histoires singulières, ces anciens quartiers chinois **transfigurés** par les forces homogénéisantes de la mondialisation contemporaine **pastichent** le *chinatown* mis en tourisme et re-sinisé des villes nord-américaines du siècle dernier.

L'invention du chinatown touristique, l' « Oriental City » de San Francisco, ou la force de l'auto-orientalisme stratégique

Le nouveau *chinatown* reconstruit sur le site du quartier chinois de **San Francisco** après le tremblement de terre de 1906 traduit la volonté des élites marchandes chinoises, de concert avec les autorités municipales et les services d'urbanisme, de rompre avec l'image négative du bas fond aux mille bouges et fumeries d'opium en le transformant en une attraction touristique dont leurs commerces tireraient profit²⁴.

Avec ses édifices en briques parés des atours signant sa sinité tels que ces faux toits d'inspiration chinoise en tuiles de céramiques, l' « Oriental City » qui naît de ce projet est considérée comme le premier exemple d'architecture « auto-orientalisante ». Cette nouvelle vision de *chinatown* n'est pas, en effet, le seul produit du regard hégémonique de la société anglo-américaine dominante. La fabrication de ce nouveau *chinatown* ne s'est pas faite sans la complicité des élites commerçantes à la tête des associations communautaires. Exemple typique d'un orientalisme qui fixe l'Autre non Européen dans l'univers d'un passé et de « traditions » atemporels pour mieux faire ressortir la dynamique des sociétés occidentale, *chinatown* doit également être saisi à la lumière des prolongements théoriques apportés à la thèse d'Edouard Saïd qui refusent de réduire à une position de sujets passifs et marginalisés les groupes sociaux soumis à ces forces de domination. A la suite de Frank Scherer²⁵, Greg Umbach & Dan Wishnoff, dans leur étude des politiques urbaines qui ont remodelé le quartier chinois de Manhattan²⁶ à New York entre 1950 et 2005, propose de qualifier d'« auto-orientalisme stratégique », la posture embrassée par les élites communautaires impliquées dans ces projets de réaménagement

23 Charles Lyons, 1996, « The Paradox of Protest: American Film, 1980-1992 » in Francus G. Couvares (eds) *Movie censorship and American culture*, Washington: Smithsonian Institution Press, p. 289: « *This film does not intend to demean or to ignore the many positive features of Asian Americans and specifically Chinese American communities. Any similarity between the depiction in this film and any association, organization, individual or Chinatown that exists in real life is accidental.* »

24 Greg Umbach & Dan Wishnoff, « Strategic self-orientalism: Urban planning policies and the shaping of New York City's Chinatown, 1950-2005 », *Journal of Planning History*, vol. 3, 3, 2008, p. 218 ; Chuo Li, 2012, « The politics and heritage of race and space in San Francisco's Chinatown », in *On Location: Heritage Cities and Sites*, D. Fairchild Ruggie (ed.), New York, Springer, p. 37-59.

25 Frank F. Scherer, 2001, « Sanfancón: Orientalism, self-orientalism, and 'Chinese religion' in Cuba » in *Nation Dance: Religion, Identity, and Cultural Difference in the Caribbean*, Patrick Taylor(ed), Bloomington, Indiana University Press, p. 153.

26 Dans les années 1950, le *chinatown* de Manhattan est considéré comme « l'un des pires bidonvilles de la ville de New York (« *one of the worst's slum in New York* » selon les propos mêmes du commissaire de la division du Logement de l'Etat de New York, cf. Greg Umbach & Dan Wishnoff, *op. cit.*, p. 220.

favorables à leur propre agenda²⁷. Le stigma de la sinité est ainsi retourné par une mise en scène de sa propre orientalité, instrumentalisée à des fins économiques ou politiques.

Le succès de *chinatown* à San Francisco conduit au début des années 1930 le quartier chinois de Los Angeles à emprunter la même voie²⁸. La construction et la promotion d'un Chinatown conforme aux attentes exotiques européennes à Vancouver dans les années 1930 mobilisent les mêmes ressorts auto-orientalistes. La mise en scène d'une sinité essentialisée ne se borne pas à parer le quartier d'éléments architecturaux supposés chinois. Dès 1938, les rues du quartier sont le théâtre vivant d'une sinité folklorisée qui, d'ailleurs, n'est pas sans évoquer les exhibitions des populaires expositions coloniales et universelles de cette époque²⁹, et préfigurer les spectacles de l'ethnicité marchandisée dans le paysage touristique contemporain des « parcs à thème » ou des « villages culturels » en Chine³⁰. Armés de poignards en plastique recouverts de sauce ketchup, des migrants sans emploi recrutés par des marchands chinois reproduisent ainsi dans les rues de *chinatown* le spectacle sur commande d'une « guerre des triades » que les visiteurs en quête de sensations étaient nombreux à associer au quartier et à attendre de leur aventure dans ce lieu d'altérité³¹.

Considéré comme l'archétype même de la « ville chinoise », ce *chinatown* nord-américain où se concentrent les **clichés les plus communs de la sinité** (portiques, faux toits d'inspiration chinoise, lanternes rouges et décors frappés de dragons etc.) a fourni moins un modèle qu'une métaphore **au chinatown** mondialisé qui se propage partout où les **politiques urbaines**, combinées aux intérêts économiques et politiques locaux, réinvestissent des quartiers chinois de moins en moins appelés, à des degrés divers, à jouer leurs rôles historiques d'accueil des migrants et de pôle résidentiel et économique.

Les clichés communs de la sinité du *chinatown* mondialisé

Le *chinatown* créé par les politiques urbaines, à des fins de mise en valeur touristique ou bien pour magnifier une présence chinoise désormais portée par la puissance économique et géopolitique en devenir de la Chine, déploie **le spectacle d'une sinité souvent peu en lien** avec l'histoire du quartier chinois qu'il peut avoir cessé d'être. À la suite des premières expériences californiennes qui accentuent le marquage ethnique du quartier en donnant à son bâti et son mobilier urbain un aspect chinois qui n'existait pas dans le quartier de la ville américaine, le *Chinatown* façonné par l'imaginaire euro-américain matérialise **sa sinité** avec des signes empruntés à **l'architecture des édifices d'un pouvoir impérial chinois** installé depuis les Ming dans la « capitale du nord », à Pékin³².

L'arche métonymique de la sinité.

Avec d'autres signes tels que le faux toit, le dragon et les lanternes rouges, le portique est métonymique de la sinité. De tous les marqueurs visuels de la sinité du quartier, son installation apparaît dans de nombreux cas comme l'acte inaugural par excellence du *chinatown* façonné par les opérations de réhabilitation des municipalités, avec le soutien des élites marchandes chinoises.

27 Greg Umbach & Dan Wishnoff, *ibid* ; Frank F. Scherer, 2001, "Sanfancón: Orientalism, self-Orientalism, and 'Chinese religion' in Cuba." in *Nation Dance: Religion, Identity, and Cultural Difference in the Caribbean*. Patrick Taylor, ed. Bloomington: Indiana University Press, p. 153.

28 Greg Umbach & Dan Wishnoff, *ibid*, p. 215.

29 Les travaux de l'historienne Mae Ngai documentent la commercialisation de la culture chinoise par des entrepreneurs sino-américains durant les expositions universelles. Citée par Umbach & Wishnoff, *ibid*, p. 215. (Mae M. Ngai, "Chinese-American Culture Brokers at the World's Fairs," (paper presented at the Franke Institute for the Humanities, Chicago, IL, May 2005), "Transnationalism and transformation of the other: Response to the Presidential address," *American Quarterly*, March, 2005, p. 59-65.)

30 Voir notamment Timothy Oakes, 1998, *Tourism and Modernity in China*, London, Routledge.

31 Kay Anderson, *Vancouver's Chinatown, 1991*, p. 144-58, citée par Umbach & Wishnoff, *op. cit.*, p. 215.

32 Au début des années 1950, le Palais impérial de Pékin aurait inspiré son faux-toit en forme de pagode à trois étages, ses balcons aux rails blancs et les colonnes rouges de sa façade au nouvel édifice de la Leong Merchants Association, la première à avoir embrassé cette posture auto-orientalisante dès les années 1930. Cf. Greg Umbach & Dan Wishnoff, *op. cit.* p. 224.

De manière significative, la construction d'une arche portant sur son fronton l'inscription *chukagai*, la traduction japonaise de *chinatown* qui remplace les anciennes dénominations Nankin et Kato-machi initie dans les années 1950 l'évolution de l'ancien quartier chinois de Yokohama vers l'actuelle enclave « folklorique globalisée » réduite à n'être guère qu'une « rue marchande à thème »³³. Les portiques à l'entrée de Chinatown autour de Gerald Street y sont également introduits dans le cadre des opérations de réhabilitation engagées dans les années 1980 par la Municipalité de Londres³⁴. Le portique inaugure ou parachève l'opération cosmétique qui fait le *chinatown*.

La remarquable et exceptionnelle absence de portique révèle à cet égard la trajectoire singulière du quartier new-yorkais que ces élites commerçantes ont échoué à réduire à un « exotique wonderland » pour touristes.

L'exception new-yorkaise : un *chinatown* sans portique

Malgré les efforts déployés par des élites commerçantes qui ont adopté la même démarche auto-orientalisante destinée à « lui infuser une allure exotique susceptible d'attirer les visiteurs »³⁵ en multipliant les signes qui rendent visible la présence chinoise (par exemple les cabines téléphoniques surmontées d'un toit en forme de pagode installées dès 1970 par une compagnie de téléphone britannique³⁶), les deux études déjà citées sur New York relèvent la trajectoire singulière du quartier chinois à Manhattan qui y a freiné la production de la plus exubérante scène orientaliste consumériste des *chinatowns* de la côte ouest américaine³⁷. Dans une lettre au maire de New York en 2003, les membres d'une association communautaire chinoise (Chinese Consolidated Benevolent Association, CCBA) déplorent que le quartier chinois de Manhattan ne possède pas (encore) ces « belles arches qui reflètent la culture chinoise et jouent un rôle central pour le tourisme local .» Ce symbole visuel de *chinatown* qui s'adresse au monde extérieur apporterait au quartier, insistent-ils, « la touche finale qui l'élèverait enfin au rang de ses homologues des autres grandes villes nord-américaines »³⁸. Or selon les auteurs de ces travaux, les alliances politiques et les forces commerciales qui avaient réinventé le quartier chinois de San Francisco et Los Angeles au début du siècle dernier en scène orientaliste ne prévalent pas avec la même puissance à New York. Les réactions aux projets de réaménagement successifs avancés par les pouvoirs publics font ressortir les intérêts divergents qui opposent les élites commerçantes dont les activités profitent de l'essor du tourisme, et les résidents qui entendent, au contraire, limiter une mise en tourisme ostentatoire du quartier, néfaste selon eux à la fonction résidentielle qu'il assure encore³⁹. Les clivages économiques et politiques au sein d'un quartier chinois « souvent décrit comme l'épitomé d'une population et d'une culture homogènes » ont largement contrarié depuis les années 1950 les plans d'aménagement orientalistes de la Ville soutenus par les élites marchandes⁴⁰. En 1979, un premier projet de portique, dans le cadre du plan de revitalisation de Chinatown, avait déjà été rejeté par des résidents inquiets des embouteillages que l'affluence des touristes engendrerait au croisement de rues sélectionné. Le projet fut repris en 1992, proposant deux autres emplacements, sans résultat. En 2003, la construction d'un portique qui accentuerait la visibilité de *chinatown* est de nouveau d'actualité, portée par le plan de revitalisation d'un quartier aux commerces en déclin à la suite de la récession économique qui suivit les attentats du 11 septembre. De nouveau, lors des ateliers de quartier, des résidents contestent sa construction et mettent en avant l'importance de conserver « l'authenticité visuelle » du quartier, en lien avec les besoins réels de ses habitants. En 2006, les efforts des élites communautaires en faveur de la construction d'une « arche de l'unité » (unity arch) au fronton

33 Rémi Scoccimarro.

34 Howard Vasquez, p. 20

35 Chuo Li, 2015, « Commercialism and identity politics in New York's Chinatown », *Journal of Urban History*, vol. 4 (6), p. 1113.

36 Sur le mobilier urbain à Manhattan, voir Vasquez, p. 19-21.

37 Greg Umbach & Dan Wishnoff, *op. cit.* ; Chuo Li, « Commercialism and identity politics in New York's Chinatown », *op. cit.*

38 Greg Umbach & Dan Wishnoff, *op. cit.*, p. 232-233; Chuo Li, p. 1127.

39 Greg Umbach & Dan Wishnoff, *op. cit.*, p. 220.

40 Chuo Li, *op. cit.* p. 1126.

frappé de cette expression attribuée au père de la nation chinoise moderne, « le monde est à tous », n'avaient toujours pas abouti⁴¹.

Produit de l'adhésion des élites communautaires à des projets urbains utiles à leur agenda politique et économique, le *chinatown* commercial offert à la consommation touristique n'échappe pas au cadre politique de l'Etat-nation dont la vision enchantée de la globalisation culturelle de l'anthropologue Arjun Appadurai avait prématurément annoncé le déclin quand il élaborait dans les années 1980 la notion d'ethnoscape⁴². Les formes de la visibilité de la présence chinoise dans la ville contemporaine révèlent également les différentes politiques de l'ethnicité des Etat-nations et les politiques du passé qu'elles déclinent. Les forces de la mondialisation culturelle à l'oeuvre dans la diffusion du *chinatown* mondialisé sont également au service de politiques nationales.

Politiques de l'ethnicité et politiques du passé

Le contraste est frappant. Les trajectoires singulières des quartiers chinois décrits dans les travaux réunis dans ce volume sont toutes sans exception façonnées par leurs contextes nationaux. La politique multiculturelle des Etats-Unis d'Amérique et de la Grande Bretagne favorisent un marquage territorial qui multiplie les signes de la sinité. En revanche, Paris offre l'exception française d'une politique hostile à la visibilité officielle de l'ethnicité dans l'espace public⁴³. La Municipalité de la capitale d'une nation française qui ne reconnaît pas l'ethnicité dans la définition de la citoyenneté ne saurait promouvoir et financer des aménagements qui contribueraient à reconnaître une identité chinoise à une section de Belleville et du 13^e arrondissement. Ces quartiers ne satisfont pas à la qualité de *chinatown*, sauf dans le discours et l'image touristique de guides touristiques et des media. La forte identité de Belleville conduit d'ailleurs Léo Kloeckner dans le présent numéro à interroger son identification comme un « quartier chinois » et à réfuter l'usage de ce terme⁴⁴. Soucieux sans doute de ne pas renvoyer une image communautariste ou nationaliste, les résidents chinois de Belleville eux-mêmes ne semblent pas d'ailleurs lui reconnaître cette identité chinoise. Le nom de « l'association des commerçants de Belleville », quand bien même en majorité chinoise, identifie ses membres au quartier et ne met pas en avant l'ethnicité chinoise de ses membres. Son rôle de « centralité migratoire complète » sur lequel insiste l'auteur ne suffit pas à supplanter l'identité de ce quartier aux composantes sociales multiples qui semble se dérober à son ethnicisation.

A Ho Chi-Minh Ville, Marie Gibert relève la force des enjeux économiques et politiques favorables à un aménagement urbain qui « contribue à banaliser le quartier chinois historique de Cho Lon et à effacer les traces de son identité passée, à rebours des programmes de rénovation à des fins de mise en valeur des quartiers ethniques dans les métropoles mondiales⁴⁵. » Cependant, malgré les tensions qui entourent ce processus par définition sélectif qu'est la fabrique patrimoniale, la construction d'un *chinatown* mondialisé sur le modèle de Kuala Lumpur et de Singapour n'est cependant pas exclue de l'agenda des autorités vietnamiennes.

D'autres définitions de la nation dictent les formes du marquage territorial de la sinité incarnée par *chinatown* dans des villes telles que Kuala Lumpur et Singapour où le poids démographique des populations issues des migrations chinoises historiques est important voire majoritaire. L'évolution de l'ancien quartier chinois de Petaling Street à Kuala Lumpur est révélatrice des

41 Cette célèbre expression attribuée au « père de la nation chinoise moderne » figure de manière assez fréquente sur ces portiques aux entrées de *chinatown*. On peut y voir l'une des manifestations de la « loyauté envers la mère-patrie » qui, avec la solidarité culturelle et la piété filiale, sont les termes du « langage par lequel l'Etat chinois a incorporé les Chinois d'Outre-mer dans le projet national de construction de la modernité chinoise », Aihwa Ong, *Flexible Citizenship: The Cultural Logics of Transnationality*, 1999, Durham: Duke University Press, p. 45, citée par Chuo Li, *op.cit.*, p. 1126.

42 Arjun Appadurai, *Modernity at Large. Cultural Dimensions of Globalization*, University of Minnesota Press, 1996.

43 Vasquez. Sur la question de l'invisibilité de l'ethnicité dans une République française attachée à une pratique républicaine de la citoyenneté entre un Etat laïque et des citoyens affranchis de tout lien communautaire, voir notamment Jean-Loup Amselle, *Vers un multiculturalisme français. L'empire de la coutume*, (1^e édition, 1996), 2001, Paris, Flammarion.

44 Léo Kloeckner, p. 15 (B.Mobilisation institutionnelle)

45 Marie Gibert, p. 15.

enjeux politiques et économiques de la Malaisie, observe Ferdinand Boutet. Situé dans le cœur historique d'une ville où les Sino-Malaisiens représentent en 2010 quelque 43,2% de sa population, ce *chinatown* sur le modèle de son voisin singapourien manifeste la place minoritaire dévolue à l'ethnicité chinoise dans la capitale d'un Etat-nation malaisien centré sur les populations autochtones malaises. Produit d'un marketing urbain, *chinatown* désigne à Kuala Lumpur la construction commerciale insérée dans une section du plus ancien quartier chinois de la ville⁴⁶. Comme à Yokohama, où la traduction japonaise de *chinatown* vint remplacer les anciennes dénominations du quartier au début de sa mutation en attraction touristique et commerciale⁴⁷, le quartier, plus communément nommé par sa dénomination cantonaise Chee Cheong Kai, « la rue de l'usine de Tapioca », par les habitants de Kuala Lumpur d'origine chinoise, renaît au tourisme sous le nom de *chinatown*⁴⁸.

A vocation commerciale avant tout, la transformation de Petaling Street en *chinatown* ne se confond pas avec une démarche de valorisation patrimoniale. La fabrication de *chinatown* n'est pas une entreprise mémorielle de conservation et de protection du passé local. Au contraire, le modeste passé cantonais du quartier d'origine doit ici s'effacer à la faveur d'un affichage plus pompeux de la sinité, plus conforme avec le *chinatown* mondialisé où dominent les couleurs vives rouge, verte et jaune qui tranchent avec les couleurs discrètes de l'ancien quartier cantonais⁴⁹. Il s'agit moins, dans ce contexte malaisien, de conserver les traces du passé du quartier et de contribuer à la narration d'une histoire sociale des expériences migratoires qui l'ont façonné, qu'au contraire d'en nier l'histoire et l'identité locales en le recouvrant des signes d'une sinité de noblesse, sans lien avec les pratiques culturelles de ces anciens migrants. Le quartier de migrants cantonais disparaît pour renaître sous les traits du *chinatown* mondialisé, reconnaissable à son architecture « typique » fournie par les édifices impériaux de la capitale chinoise. Le « local », dans ce contexte régional, revêt la forme de l'architecture de la province du Fujian qui domine dans la version singapourienne de *chinatown* pastichée à Kuala Lumpur.

La production de *chinatown* dans la capitale de la Malaisie s'insère dans un contexte de dépréciation par le gouvernement des manifestations culturelles des ethnicités chinoises locales. Les ethnicités fondées sur l'origine régionale en Chine (cantonaise, teochiu/chaozhou, hakka, hokkien) laissent la place à la matérialisation d'une identité chinoise plus globale. Les traces du passé chinois local se réduisent à une vitrine folklorique, sans guère de liens avec l'histoire cantonaise du quartier, mais utile à la promotion politique de la diversité culturelle de l'Etat-nation centré sur les *Bumiputras*, les Malais, autochtones et musulmans. Pôle touristique qui cantonne à une place « folklorique et minoritaire » l'expression matérielle de la présence chinoise dans une capitale dont la population sino-malaisienne est loin d'être minoritaire, le *chinatown* de Kuala Lumpur apparaît à cet égard comme investi par les autorités municipales d'un rôle politique non négligeable⁵⁰.

Le *chinatown* de Singapour a fourni aux aménageurs de Petaling Street à Kuala Lumpur le modèle pour « dé-provincialiser » ce « mini Guangdong » en le parant des signes de la sinité globale. La fabrication du *chinatown* de Singapour montre également l'étroite complicité qui soude tourisme et politique en Asie⁵¹. Singapour se décline officiellement comme une cité-Etat pluriethnique composée de trois groupes principaux, Chinois, Malais et Tamouls, au sein de laquelle les Singapouriens d'origine chinoise sont largement majoritaires. Au-delà de leur vocation touristique explicite, Chinatown, Little India et Kampung Malay contribuent au marquage territorial de la diversité ethnique dans le paysage urbain moderne de la cité-Etat de la jeune nation singapourienne. *Chinatown* désigne la section de l'ancienne enclave chinoise aménagée pour le tourisme et choisie pour représenter officiellement la sinité de la ville. Orientée vers les besoins du présent, la profonde reconfiguration du paysage urbain entreprise à partir des années 1960 pour

46 Boutet, p.6.

47 Scoccimarro, p.

48 Boutet, p. 10.

49 Boutet, p. 14.

50 F. Boutet, p. 14.

51 Michel Picard and Robert E. Wood (eds.), *Tourism, Ethnicity, and the State in Asian and Pacific Societies*, University of Hawaii Press, 1997.

reloger les populations de quartiers surpeuplés et délabrés, a rapidement effacé les traces de leur passé chinois. A la fin des années 1980, un plan prévoit la conservation à des fins patrimoniales des derniers vestiges architecturaux de l'ancienne enclave chinoise qui s'est développé dans la seconde moitié du XIX^e siècle à partir de l'aire attribuée aux migrants chinois par les représentants de l'Etat colonial britannique. Plus qu'une récupération du passé motivée par les forces de la nostalgie dans la cité en pleine mutation, l'objectif est éminemment politique d'écrire dans son paysage urbain la narration historique légitimant le « roman national » de l'Etat-nation singapourienne. Face aux forces homogénéisantes de la modernisation, Singapour réaffirme ainsi ses racines asiatiques en réintroduisant la présence d'un passé qui lui procure une continuité historique. Sa réorientation économique vers des activités de service joue également en faveur du développement du tourisme. *Chinatown*, ainsi que ses homologues malais et indienne, le « Kampung malais » et « Little India », redonnent des « couleurs » à la ville moderne non ethnicisée. Un nouveau plan de développement du tourisme à la fin des années 1990 promeut la nouvelle image sous le slogan de « la nouvelle Asie », New Asia, d'une ville « aux valeurs asiatiques » résolument engagée dans la mondialisation néolibérale. Les immeubles délabrés de l'ancienne enclave chinoise sont incompatibles avec l'image de la ville moderne que l'Etat entend mettre en avant. *Chinatown* lui donne ce supplément d'âme. Les clichés négatifs de l'ancienne enclave chinoise de la période coloniale sont aujourd'hui investis d'un sens positif. *Chinatown* incarne l'esprit pionnier d'entreprise des migrants chinois.

Son aménagement, érigé depuis en modèle régional, puise dans l'éventail des signes de la sinité globale. Un portique annonce l'entrée du quartier dont un strict règlement impose aux commerces le style sinisé de leurs façades. Des rues thématiques balisent le circuit touristique et de loisirs. Des critiques se sont exprimées dans les années 1990 contre ces transformations déconnectées des pratiques sociales qui détournent le quartier de sa fonction résidentielle. Ces voix dissidentes critiquent aussi la « version mandarinale » de la sinité qui y est exhibée, au détriment des cultures locales apportées par les migrants de Chine méridionale. En revanche, l'Association des marchands chinois reproche la timidité d'un projet jugé incomplet⁵².

Les mutations de la Chine contemporaine encouragent également la réaffirmation d'une sinité souvent reconstruite de toutes pièces comme au Pérou ou à Cuba⁵³. La récente construction dans la capitale cubaine d'un *chinatown* est exemplaire des ressorts politiques et économiques à l'oeuvre dans l'affichage et le marquage territorial de la présence chinoise dans la ville. Le cas singulier de l'ancien « barrio chino » de la Havane à Cuba, décrit par un de ses guides sino-cubains comme « une chinatown sans chinois », confirme que leurs retombées économiques ne sont pas le seul moteur de la rénovation de ces quartiers historiques à fort potentiel touristique. L'étude récente de Kathryn Florez montre comment l'Etat cubain dans les années 2000, afin de renforcer ses liens avec la Chine, devenue en 2005, le second partenaire commercial le plus important après le Venezuela, s'est accaparé du projet de rénovation de l'ancien quartier à l'initiative au début des années 1990 de descendants de chinois, notamment des femmes. Derrière la scène du tourisme, centrée le long de voies piétonnes, s'épanouit la politique culturelle subventionnée par l'Etat chinois qui favorise, par exemple, l'apprentissage du chinois et les échanges académiques, et ouvre la voie à une nouvelle immigration chinoise dans l'île caribéenne. Le *chinatown* de la Havane déploie, comme ailleurs, les marqueurs essentialisés de la culture chinoise dont se sont appropriés les jeunes cubains de descendance chinoise, fût-elle lointaine et indirecte, qui se soumettent au jeu attendu des touristes en revêtant le *qipao* (la robe fendue élaborée au début du XX^e siècle à partir d'un vêtement féminin mandchou), ou bien en exécutant la danse du lion. Le portique à l'entrée du quartier est un don de l'Etat chinois⁵⁴.

En conclusion : ethnicités chinoises locales et sinité globale

52 Yeoh, Brenda, C.A., & Kong, Lily, « Singapore's Chinatown. Nation-building and Heritage Tourism in a Multi-racial City », *Localities*, Vol. 2, 2012, pp. 117-159.

53 Lausent-Herrera, Isabelle, « Tusans (tusheng) and the Changing Chinese Community in Peru », *Journal of Chinese Overseas* 5 (2009) 115-152.

54 López Kathleen, « The Revitalization of Havana's Chinatown: Invoking Chinese Cuban history », *Journal of Chinese Overseas*, 5 (2009), p. 177-200.

Ces expériences locales font également apparaître les lignes divergentes entre des projets de conservation du passé de la présence chinoise locale, et le *chinatown* qui, au contraire, multiplie les signes d'une sinité globale objectivée à partir des symboles de l'Empire et de la nation chinoise moderne. Alors que les efforts de conservation du *chinatown* de San Francisco mettent en avant « les caractéristiques essentialistes et même quasi génétiques de l'enclave ethnique »⁵⁵, le projet de conservation et d'histoire orale du quartier chinois de Manhattan porté par des associations communautaires s'attache à déconstruire le mythe de l'homogénéité culturelle de *chinatown* en exposant sa riche diversité⁵⁶. Le quartier chinois appartient à l'histoire de la ville⁵⁷. Les pratiques de conservation du patrimoine en déclinent une narration à la fois « plus intégrante et inclusive », qui réinscrit l'histoire de la migration chinoise dans le contexte plus global de la formation du Lower East Side et de New York City.

Par contre, le *chinatown* contemporain aux rues à thème ethnique que les forces conquérantes de la globalisation ont diffusé s'emploie davantage à rompre avec l'histoire locale pour présenter une sinité standardisée, déconnectée des expériences locales qui ont façonné la présence chinoise dans la ville. L'expérience locale de la sinité dans l'ancien quartier chinois est remplacée par une « sinité globale » qui mobilise les symboles politiques de l'Empire devenu nation. Le portique, dont a été relevé plus haut le rôle dans le marquage inaugural de l'espace comme *chinatown*, s'élève plus que jamais comme l'emblème de cette sinité d'autorité qu'incarnait le pouvoir central de l'Etat impérial, réapproprié et recyclé par le nationalisme chinois moderne au tournant du XIX^e et du XX^e siècle en puissant symbole de la nation *zhonghua*. Cette architecture et ces éléments de la culture impériale apportent à l'Etat-nation moderne la « tradition » qui garantit sa légitimité en la raccrochant au passé. Ces signes bâtis de la Chine impériale ont servi à la recomposition de l'image du *chinatown* qui, dès le début du siècle dernier, initie sur la côte californienne la mutation du bas-fond aux mille vices et dépravations, en un quartier exotique fréquentable aux mille divertissements. Les ressorts d'un auto-orientalisme stratégique ont engagé les élites marchandes à s'approprier de ce dispositif qui incarne la Chine, définie à partir de son centre politique, au détriment des cultures locales des régions d'origine des migrants. Les motivations sont d'ordre économique, mais on ne saurait non plus négliger la force du politique dans cette réappropriation diasporique d'une image de la nation chinoise moderne à la construction de laquelle ils ont fortement contribué au tournant du XIX^e et du XX^e siècle.

Chinatown incarne à sa manière la Chine, définie soit comme un territoire politique (*zhongguo*) et un espace culturel (*zhonghua*) au contour transnational. Ecrites sur les portiques de style impérial qui en annoncent la présence, les désignations chinoises de *chinatown* l'identifient à cet espace global. La nouvelle désignation chinoise *zhongguocheng*, qui traduit parfois la désignation en langue anglaise, satisfait à l'image et au projet politique d'une « diaspora » de « Chinois d'outre-mer » rattachés à sa « mère-patrie », promus par l'Etat chinois et les associations communautaires dont les agendas politiques et économiques bénéficient de la continuité de ce lien. Les « gens des Tang » venus des côtes du Guangdong et du Fujian ont disparu dans les mutations contemporaines, pour laisser place à une sinité globale qui reste stato-centrée et définie par les symboles politiques de l'unité chinoise. Combien sont-elles aujourd'hui ces *chinatowns* qui énoncent leur identité chinoise à travers cet ancien autonyme toujours présent dans l'imaginaire des descendants de migrants venus du Guangdong, de langue cantonaise ?

FIN

Bibliographie

Anderson, K.J. (1987), « The Idea of Chinatown : the Power of Place and Institutional Practice in the Making of a Racial Category ». *Annals of the Association of American Geographers*, 77, 580-598.

Anderson, K.J. (1988), *Cultural Hegemony and the Race-definition Process in Chinatown*,

55 Greg Umbach & Dan Wishnoff, *op. cit.* p ???

56 Vasquez, présent volume.

57 Voir aussi Chuo Li, *op. cit.* p. 1128.

Environment and Planning D : Society and Space, 6, 127-149

Anderson, K.J. (1991), *Vancouver's Chinatown Racial Discourse in Canada, 1875-1980*, McGill-Queen's University Press, Montreal.

Boutet, Ferdinand, (2016)

Bourdieu, Pierre, « L'identité et la représentation », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol 35, 1980, p. 63-72.

Chuo Li, (2015) « Commercialism and Identity Politics in New York's Chinatown », *Journal of Urban History*, vol. 4 (6), p. 1118-1134.

Chuo Li, (2012) « The Politics and Heritage of Race and Space in San Francisco's Chinatown », in *On Location: Heritage Cities and Sites*, D. Fairchild Ruggie (éd.), New York: Springer), p. 37-59.

Andrew Coe, (2009) *A Cultural History of Chinese Food in the United States*, Oxford University Press, p. 196.

Duras, Marguerite, (2013, 1^{ère} édition italienne 1989), *La passion suspendue*. Entretiens avec Leopoldina Pallotta della Torre, traduit de l'italien, Paris, Seuil, 2013 p. 43.

Ealham, Chris, (2005) « An Imagined Geography: Ideology, Urban Space, and Protest in the Creation of Barcelona's "Chinatown", c.1835 – 1936? », *RSH* 50, p. 373-397.

Gibert, Marie, (2016)

Kloeckner, Léo, (2016)

Laguerre M.S., (2000), *The Global Ethnopolis: Chinatown, Japantown, and Manilatown in American Society*. Macmillan Press Ltd., New York.

Lausent-Herrera, Isabelle, 1998. "El renacimiento de la comunidad china de Cuba ", *Oriental*, p. 7-10.

« Tusans (tusheng) and the Changing Chinese Community in Peru », *Journal of Chinese Overseas* 5 (2009) 115-152.

López, Kathleen, « The Revitalization of Havana's Chinatown: Invoking Chinese Cuban History », *Journal of Chinese Overseas* 5 (2009), p. 177-200.

Lou, Jia, « Revitalizing Chinatown into a Heterotopia. A Geosemiotic Analysis of Shop Signs in Washington, D.C.'s Chinatown », *Space and culture*, vol. 10 no. 2, 2007 170-194

López Kathleen, *Chinese Cubans, a Transnational History*, The University of North Carolina Press, 2013.

Lyons, Charles, (1996), « The Paradox of Protest: American Film, 1980-1992 » in Francis G. Couvares (ed.) *Movie censorship and American culture*, Washington, D.C: Smithsonian Institution Press, p. 277-311.

Ma Mung, Emmanuel, (2006), « Migrations internationales et diasporas », *Dictionnaire de la Chine contemporaine*, sous le dir de Thierry Sanjuan, Paris, Armand Colin, p. 160.

Oakes, Timothy, (1998), *Tourism and Modernity in China*, London, Routledge.

Picard, Michel & Wood, Robert, E., (eds.), *Tourism, Ethnicity, and the State in Asian and Pacific Societies*, University of Hawaii Press, 1997.

Resato, Ronaldo, *Culture and Thruth. The Remaking of Social Analysis*, p. 68, 1993, (1^{ère} édition 1989), Boston, Massachusetts, Beacon Press.

Said Edward, *L'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 1980.

Scherer, Frank F. 2001. "Sanfancón: Orientalism, Self-Orientalism, and 'Chinese Religion' in Cuba." In *Nation Dance: Religion, Identity, and Cultural Difference in the Caribbean*. Patrick Taylor, ed. Bloomington, Indiana University Press, pp. 153-70.

Scoccimarro, Rémi, (2016)

Teo, Peggy & Yeoh, Brenda, S.A., (1996) « Remaking local Heritage for Tourism », *Annals of Tourism Research*, vol. 24 (1), p. 192-213.

Umbach, Greg & Wishnoff, Dan, (2008), « Strategic self-orientalism: Urban planning policies and the shaping of New York City's Chinatown, 1950-2005 », *Journal of Planning History*, vol. 3, 3, p. 214-238.

Vasquez, Howard, (2016).

Wong, Bernard, P. & Tan Chee-Beng eds, (2013) *The Chinatown Around the World, Gilded Ghetto, Ethnopolis, and Cultural Diaspora*, Leiden-Boston, Brill.

Wei, Li, (2005), « Beyond Chinatown, beyond enclave: Reconceptualizing contemporary

Chinese settlements in the United States », *GeoJournal*, 64, p. 31-40.

Wong Bernard, P., (1982), *Chinatown Economic Adaptation and Ethnic Identity the Chinese*. Holt, Rinehart and Winston, New York.

Wong, Bernard, P. & Tan Chee-Beng éds, (2013) *The Chinatown Around the World, Gilded Ghetto, Ethnopolis, and Cultural Diaspora*, Leiden-Boston, Brill.

Yeoh, Brenda, S.A., & Kong, Lily, (2012) « Singapore's Chinatown. Nation-building and Heritage Tourism in a Multi-racial City », *Localities*, Vol. 2, pp. 117-159.